Hors-Les-Murs Satellites
du CWB/Paris

Topographies sensibles

S-F2023 #Saison TROUBLE-FÊTE_
COSMOGONIES SPÉCULATIVES

Téo Becher & Solal Israel

Alice Pallot

Bertrand Cavalier

Lucas Castel

& Mahilde Mahoudeau

Galerie Talmart, Paris

du 19 janvier au 11 février 2023

Vernissage
mercredi 18 janvier 18 h 30 > 21 h

Commissariat
Ariane Skoda

cwb.fr

TALMART

Design graphique : Aurélien Farina (Paper ! Tiger !)

Aurélien Farina

CWB Paris

Direction Stéphanie Pécourt

Dossier de presse

Contacts

Ariane Skoda
Responsable de la programmation arts visuels
+33 (0)1 53 01 96 92
a.skoda@cwb.fr

Ambre Falkowiez
Chargée du département du développement
des publics et des partenariats
+33 (0)1 53 01 97 20
a.falkowiez@cwb.fr

S-F2023 # Saison 2023 TROUBLE-FÊTE_COSMOGONIES SPÉCULATIVES

TOPOGRAPHIES SENSIBLES

Téo Becher & Solal Israel

Bertrand Cavalier

Lucas Castel & Mathilde Mahoudeau

Alice Pallot

Commissariat : **Ariane Skoda**

Galerie Talmart, Paris, 22 rue du Cloître Saint-Merri - 75004

19 janvier > 12 février 2023 Vernissage mercredi 18 janvier : 18h00 > 21h00

L'occupation du Centre de la Galerie Talmart sera prolongée par une seconde exposition Photographie & image en mouvement - *Atlas Chimérique* - commissariat: Sara Anedda - du 17 février au 17 mars.

En 2023, le Centre, dont la programmation se déploiera en première partie de l'année dans des modalités déterritorialisées, présentera une saison nommée ***Trouble-Fête#Cosmogonies spéculatives***, qui s'ouvre par un premier amarrage en la Galerie Talmart où deux expositions, au travers du médium photographique et de l'image en mouvement, sonderont les questions de territoire, l'espace, les formes, les conditionnements et les intrications. Les regards des artistes invité.es à exposer ouvrent aux possibilités de décohérence, de décoïncidence et à celles de fictionnaliser nos perceptions, comme encore ils proposent des visées en parallaxe sublimant le périphérique, les interstices.

Ces deux expositions inaugurent une saison qui agrégera des démarches situées et non enlisées dans cette époque dite *de l'après*, traversée par l'émergence de nouveaux récits, alliances et façons d'articuler la réalité et de s'en emparer. De cette confuse époque prométhéenne, se donne pourtant à percevoir, le jaillissement de nouvelles cosmogonies.

Notre saison entend donner voix aux intuitions préthéoriques et métathéoriques, valoriser des pluralités de mondes possibles et accorder une tribune à celles et ceux qui s'aventurent dans un paysage transformé et *racontent de nouvelles histoires* pour reprendre les mots de la philosophe américaine Starhawk.

Stéphanie Pécourt
Directrice

« Le réel a besoin d'être fictionné pour être pensé »

Jacques Rancière

Dans ces temps troublés, à l'ère de l'Anthropocène et du Capitalocène, la notion de l'habitabilité même de notre planète pose question et ce notamment à l'aune d'enjeux mondiaux comme l'urbanisation convulsive de la planète et l'exploitation extractiviste et prédatrice de la nature envisagée comme une ressource exploitable à l'infini. Aux questions sous-tendues par le contexte dans lequel nous sommes comme empêtré.e.s en résonne une fondamentale, à savoir : quelle humanité voulons-nous être ?

À l'heure actuelle, 55 % de la population mondiale, soit 4,2 milliards d'habitants, vivent en ville. Cette tendance devrait se poursuivre et d'ici 2050, le nombre actuel de citadin.es devrait doubler et dès lors pratiquement 7 personnes sur 10 dans le monde vivront en milieu urbain.
Si des mouvements de rurbanisation se dessinent, amplifiés par le confinement, la métropolisation continue d'assoir la puissance d'aires urbaines, et la marginalisation des zones rurales, accentuant les clivages économiques et sociaux.

En cette heure « post-pandémique », la question de nos espaces de vie se pose avec vigueur. Que visent à présent nos architectures contemporaines et nos milieux de vie ? Quels horizons génèrent-ils ? Quel rapport aux non-humains profilent-ils ?
Avec pour toile de fond cette cartographie fracturée, l'exposition *Topographies sensibles* nous invite à questionner tant l'impact des activités humaines sur l'environnement que l'influence sur nos existences de différents types d'environnement. Elle nous sensibilise à leur vulnérabilité, à la fragilité de nos vies, nous invitant à des co-habitations plus empathiques entre humains et non-humains.

L'exposition *Topographies sensibles* réunit six photographes, **Téo Becher & Solal Israel, Bertrand Cavalier, Lucas Castel & Mathilde Mahoudeau** et **Alice Pallot**, dont les travaux, hétérogènes par leur approche, ont en commun d'interroger notre relation ambivalente à l'environnement. Iels convoquent aussi chacun.e à leur façon le sensible ou sollicitent d'une façon ou d'une autre notre réceptivité à des enjeux notoires ou plus invisibles. Iels nous amènent à appréhender des réalités silencieuses et cachées.

De la matérialité physique de sols en béton, de murs en briques, d'objets en plastique capturée par Bertrand Cavalier dans des villes indéfinies dont l'apparente solidité dévoile des failles valorisées comme une qualité urbanistique à la beauté trouble de la nature de la vallée d'un village sinistré des Pyrénées, saisie par Lucas Castel et Mathilde Mahoudeau, confronté à la possible ré-ouverture d'un site minier. De « sublimes » paysages commémorant le souvenir d'un événement particulièrement traumatique de personnes frappées par la foudre aux portraits de ces fulguré.es révélés par Téo Becher & Solal Israel à la découverte d'un surprenant désert belge, le Sahara de Lommel, terre polluée mais résiliente dévoilée par Alice Pallot.

Chacun.e des photographes se saisit du réel, questionne les limites du sensible, fait appel à nos sens, bouscule nos habitudes de perception, convoque la poésie, faisant effleurer en nous des émotions, des sensations et contribue à faire surgir les épiphanies d'un nouveau monde sensible.
Si leurs approches photographiques s'enracinent dans une veine « documentaire », elles tissent autant de narrations à visée plus fictionnelle, faisant éclore de nouvelles mythologies du paysage.
Si le document sert d'appui, il nourrit également une réflexion sur le médium, sur le processus qui le sous-tend, approfondissant certaines problématiques touchant à la physicalité de la photographie, des audaces dans l'expérimentation.

En révélant la portée et les incertitudes de nos milieux de vie, en évoquant des formes possibles de résilience, en mettant en exergue une relation d'interdépendance entre le paysage et l'activité humaine plutôt que d'opposition, et par leur traitement poétique des images, par leur engagement dans le présent, les photographes exposé.es contribuent à ouvrir des voies possibles de réenchantement du monde, à façonner des futurs plus propices à la vie, à renouer les alliances et coopérations entre les vivants, humains et non-humains, dans une palingénésie de recommencement, nous invitant à nourrir de nouvelles utopies, de nouvelles luttes. Une invitation à la persévérance, à changer d'histoire.

Les zones qu'iels nous font découvrir peuvent être considérées « sensibles » comme la vallée du village de Salau dans les Pyrénées capturée par **Lucas Castel & Mathilde Mahoudeau**, en proie à des problématiques économiques et écologiques où la possible réouverture d'une mine de tungstène met

en lumière un conflit plus global au cœur duquel s'affrontent deux visions du territoire : entre natifs de la région et néo-ruraux, entre pro-emplois et écologistes. Un conflit local qui fait écho à plusieurs combats similaires en France et ailleurs dans le monde. Leur travail nous alerte sur le triste déclin de certaines zones rurales, sinistrées mais aussi dévastées sur le plan écologique. Les tirages exposés sont axés sur la nature de la vallée, capturant sa beauté âpre, quasi picturale et révélant sa fragilité, l'impact de l'exploitation minière passée et la menace de la relance de la mine pesant sur cet éco-système.

D'autres paysages porteurs d'identités mémorielles convoquent des tragédies collectives comme ceux photographiés par **Téo Becher & Solal Israel** qui font écho au drame éprouvant de personnes fulguré.es, à Azerailles, dans un rapport au territoire plus intimiste et commémoratif. Un témoignage sur un phénomène rare invisibilisé, la fulguration, dont on ne mesure pas assez les séquelles durables. Une invisibilisation à laquelle les artistes répondent par l'expérimentation du médium jusqu'à sa propre illisibilité.

Si les tirages de Lucas Castel & Mathilde Mahoudeau nous confrontent à la destruction de la terre, occasionnée par les activités anthropiques, et au corollaire de sa nécessaire protection, la série de Téo Becher & Solal Israel nous rappellent la toute-puissance de la nature, son imprévisibilité, la force redoutable de certains de ses phénomènes. Certaines de leurs images ne sont pas sans évoquer la notion de sublime chère à Kant. « Dans la représentation du sublime de la nature l'esprit se sent ému, tandis que dans ses jugements esthétiques sur le beau de la nature il reste dans une calme contemplation. Cette émotion est comme un ébranlement dans lequel nous tous sentons alternativement et rapidement attirés et repoussés par le même objet. » [1]

D'autres photographes de cette exposition mettent en exergue des réalités plus ordinaires et banalisées mais qui questionnent tout autant notre rapport à l'environnement.
Ainsi, **Bertrand Cavalier** catalyse notre attention sur la matérialité vivante d'éléments triviaux saisis par son objectif dans l'espace public urbain. De l'âpreté des matériaux de construction aux objets incongrus, précaires, traces d'activité humaine, dont il nous révèle l'étrange présence. Des objets qui sont comme agentifs, comme animés, nous révélant leur drôlatique empreinte... En nous reconnectant à nos sens, il nous invite à entrer en empathie avec eux, dans leurs propriétés ontologiques que des courants de pensée comme le techno-animisme nous ont amenés à considérer dans une approche plus inclusive du monde.
Ces cadrages resserrés tissent une trame narrative qui témoigne de notre appropriation singulière des aspérités d'une ville. Il nous amène à nous rapprocher de cette urbanité, à ressentir son âme, ses faiblesses, comme un désaveu de son « indestructibilité » et nous donne à percevoir ses revers comme une valeur de son urbanisme.

A l'opposé de cet urbanisme inexorable, d'un monde matériel, d'objets, pouvant susciter des envies de sortir du béton, d'échappées vers de grands « espaces naturels », **Alice Pallot** met en lumière le Sahara de Lommel, qu'elle a découvert pendant le confinement, lors d'une journée d'agrément avec ses ami.es. Ce territoire sableux pollué par l'industrie du zinc a été transformé en forêt de pins grâce aux propriétés symbiotiques d'un champignon naturellement présent dans les sols, métaphore d'une possible reconstruction. Loin de dresser le portrait d'un monde désenchanté, elle dévoile une jeunesse faisant corps avec la nature, happée par sa beauté. Ce documentaire sensible, qui met en avant les transformations d'un paysage, se double d'un récit science-fictionnel, nous plongeant dans l'intériorité et rêverie des protagonistes.

Ariane Skoda

1 - Kant, *Critique du Jugement suivie des observations sur le sentiment du beau et du sublime*, 1846

Téo Becher & Solal Israel

Les fulguré·es, 2020

Tirages pigmentaires et C-print

Une personne est dite fulgurée lorsqu'elle est frappée par la foudre, sans en mourir. À l'inverse, le terme 'foudroiement' implique la mort, généralement sur le coup.
Le 2 septembre 2017, un groupe d'une quinzaine de personnes fut frappé par la foudre lors d'un festival à Azerailles en Meurthe-et-Moselle.
Elles furent toutes fulgurées et firent face à des séquelles très diverses, allant de paralysies temporaires ou pertes de mémoire à des troubles du sommeil ou même la capacité surprenante à exécuter des calculs mathématiques complexes en un temps très rapide.
Téo Becher & Solal Israel ont rencontré ces personnes, en leur proposant de réaliser un portrait, puis de photographier un détail de l'endroit où la foudre a frappé leur corps et enfin un objet important en relation à cet événement.
Leur « documentaire poétique » se double d'une démarche résolument artistique.

Notre travail s'inspire de la photographie documentaire et s'attache à raconter une histoire selon un angle particulier, en y ajoutant une démarche expérimentale qui appuie notre propos. L'idée ici était alors de parvenir à représenter ce phénomène complexe qu'est la fulguration, à suggérer un niveau de lecture différent de celui basé uniquement sur les faits et du traitement sensationnaliste déjà effectué par différents médias. Scientifiquement, il est encore difficile pour les médecins d'expliquer clairement ce qui se passe chez une personne frappée par la foudre ; il était donc nécessaire pour nous de développer une autre forme de récit pour investiguer cette représentation.
Dans notre démarche, il s'agit davantage de suggérer que de montrer et les différentes expérimentations que nous développons nous aident à complexifier notre propos. Ainsi, travailler avec des films périmés, les développer nous-mêmes ou encore utiliser du papier négatif couleur directement dans l'appareil, nous rend réceptifs à certaines altérations voire erreurs photographiques qui viennent dialoguer avec les différents troubles neuronaux que certain·e·s fulguré·es ont pu subir.
Nous photographions avec une chambre photographique, ce qui nous permet de poser notre regard et de construire chaque image à deux, délaissant ainsi la notion d'auteur à titre individuel.

Téo Becher (1991) vit et travaille à Bruxelles. Il est titulaire d'un baccalauréat de photographie obtenu à l'École Supérieure des Arts de l'image LE 75 Le Septante-Cinq à Bruxelles (2011-2014) et d'un master en photographie du KASK à Anvers (2018-2020).
Dans son travail, la relation à un territoire précis et défini est primordiale car c'est au travers de celui-ci que ses images développent leur pouvoir narratif ainsi que leur faculté à créer des ambiances et nourrir l'imaginaire du spectateur·rice. En parallèle, l'aspect direct et physique de la photographie argentique lui permet au mieux d'aborder les territoires et thématiques qui l'intéressent, approfondissant certaines problématiques touchant à la physicalité de la photographie et à sa composante chimique.

Solal Israel (1993) vit et travaille à Bruxelles. Il est titulaire d'un baccalauréat de photographie obtenu à l'École Supérieure des Arts de l'image LE 75 Le Septante-Cinq à Bruxelles (2011-2014). Sa démarche entreprend un processus de réflexion autour de la propriété et de la lisibilité de l'image. L'expérimentation de la matière photographique, par différents procédés d'altération, est au cœur de sa pratique. Le travail de Solal Israel tente de lier des sujets intimes à des problématiques plus vastes, comme l'enjeu environnemental et de créer des analogies entre sujets de société et des réflexions sur la propriété de son médium photographique. La place du portrait et de la nature est centrale dans sa démarche artistique ainsi que le rapport entre l'humain et son environnement.
Solal est lauréat 2019 de la bourse « Vocatio ».

teobecher.be
solal.israel.berta.me

Les fulguré·es, 2020 © Téo Becher & Solal Israel

Alice Pallot

Suillus, Looking at the sun with closed eyelids, 2020

Impression sur papier Hahnemüle Rag white contrecollé sur carton encadrement contrecollage argenté

Au XXème siècle, sous l'effet des émanations nocives de l'ancienne usine de zinc de Lommel (Belgique), la végétation est détruite et disparaît totalement sur plusieurs centaines d'hectares, laissant place à un paysage aride recouvert de sable blanc. Des conifères sont ensuite plantés, créant une réserve naturelle singulière. Les pins survivent grâce à leur coexistence symbiotique avec un champignon, le Suillus Bovinus. Naturellement résistant au zinc, il a protégé les arbres de l'écotoxicité et participé à la réémergence d'autres végétaux.

La série *Suillus looking at the sun with closed eyelids* évoque l'ombre noire de l'imperceptible pollution du zinc, qui perdure encore aujourd'hui dans une relation tendue avec une nature renaissante. Cette série s'efforce de souligner le contraste entre l'apparence idyllique du Sahara et sa réelle toxicité sous-jacente, les images ayant été élaborées sur place du levé au couché du soleil sans retouches.

Alice Pallot a initié cette série pendant la période de crise sanitaire de 2020. Son besoin de liberté, d'évasion et de terre sauvage l'a conduite à découvrir le lieu singulier du Sahara de Lommel pendant le confinement avec ses ami.es. Refusant de se cantonner à l'idée d'une génération désenchantée, ces images tendent à porter un message de reconstruction possible et d'espoir.

Le médium photographique apparaît à Alice Pallot comme un exutoire. Les corps semblent se toucher et se croiser, la peau s'imprégnant de liberté. Un nouvel espace se crée, un micro-écosystème où réalité et fantasmagorie fusionnent.

Le filtre analogique rouge qu'elle a utilisé fait référence à un univers ludique et mutin et à la vision que nous avons lorsque nous regardons le soleil les paupières closes.

Avons-nous vraiment les yeux ouverts ou sont-ils encore clos ?

Cette renaissance dans un espace régénéré, hors du temps et cette communion avec lui illustre l'espoir et la notion de palingénésie évolutive.

Alice Pallot est fascinée par les phénomènes naturels, les métamorphoses et les réalités silencieuses. Son travail immersif témoigne d'une exploration spontanée, de l'impact que l'être humain a aujourd'hui sur son environnement.
Son travail questionne la relation ambigüe entre l'être humain et un environnement en constante mutation, soulevant des questions intrinsèquement liées à notre époque.
Alice Pallot tend à repousser les limites du médium photographique pour créer des documentaires sensibles en utilisant des déchets trouvés sur le territoire investi comme prisme et filtre photographiques.

Entre exploitation et protection, appropriation et adaptation, Alice Pallot cherche de nouvelles perspectives. Elle crée un monde de thèmes d'hybridation, à travers ses séries de photographies. Ces rencontres visuelles, issues de questionnements écologiques qui émergent comme des signaux dans la vie sociale active de la jeune artiste, lui permettent d'utiliser la photographie pour souligner les ambiguïtés de notre temps.
 Au fur et à mesure de ses recherches, expéditions et expérimentations, sa photographie devient l'observation d'une nouvelle ère, d'un âge futur.

Alice Pallot (née en 1995, Paris) est diplômée avec mention de la section Photographie de l'ENSAV La Cambre (BA et MA), en passant par l'Ecal (CH). Elle vit et travaille à Bruxelles.

Son travail a fait l'objet d'expositions individuelles et collectives en Belgique au Botanique, à la Galerie Été 78, à La Réserve, à Adaventura, à la Galerie Satellite, à La Vallée, au PhotoBrussels Festival 2019, au Hangar Art Center, à la Biennale de L'Image Possible, à Bozar et au FOMU, BE (2022). Il a également été présenté à la Unseen Photo Fair, Amsterdam, NL ; en France, à la galerie N'Oblige, à la Galerie Immix, Paris et au festival Diep-Haven, Dieppe.

En 2019, Alice Pallot a auto-édité Land, un livre présenté entre autres au Belgian Photobook, FOMU, Anvers, BE ; Le Bal, Paris, FR ; WIELS Art Book Fair, Bruxelles, BE.

Elle a été récompensée par le prix Roger de Conynck pour sa série *L'Île Himero* également présentée au festival Voies Off dans le cadre des Rencontres de la photographie d'Arles, FR en 2018. En 2020, elle est lauréate du PhotoBrussels Festival 05.

En 2022, elle participe à la résidence Triphasé, Bruxelles, (BE) ; elle est sélectionnée parmi les 10 talents émergents du programme .tiff au FOMU, (BE) et à la Résidence 1+2, Toulouse, (FR) où elle travaille avec des scientifiques sur sa nouvelle série *Algues maudites*.

En juin 2022, Alice Pallot est lauréate du programme Futures pour participer à l'exposition *On the Verge* aux côtés de 6 photographes européens au musée de la photographie Camera, Turin en novembre 2022, à Copenhaghe et Lotz (Pologne) en 2023.

Son livre *Suillus* a été sélectionné pour le Belgium Photobook, dans le cadre des Rencontres d'Arles 2022 à la fondation Manuel Rivera-Ortiz.

En septembre 2022, Alice Pallot a présenté *Algues maudites* à Unseen Photo Fair avec Hangar, Amsterdam, NL, l'œuvre vivante *O.M.O* présentée avec son collectif De Anima a été sélectionnée dans l'édition de Unbound 2022, Amsterdam, NL ; cette exposition est curatée par le Centre Pompidou (Paris).

La série *Oosphère* est présentée au Centre des Arts d'Enghien-les-Bains, dans le cadre de l'exposition *Prométhée, le jour d'après*, à la faveur d'un partenariat avec le Centre Wallonie-Bruxelles | Paris, du 21 septembre au 18 décembre 2022.

Alice Pallot a exposé sa série *Algues maudites*, restitution de sa résidence à Toulouse, dans la Chapelle des Cordeliers du 15 octobre au 27 novembre 2022, à la faveur d'un partenariat entre la Résidence 1+2 et le Centre Wallonie-Bruxelles | Paris.

alicepallot.com

Suillus, Looking at the sun with closed eyelids, 2020 © Alice Pallot

Bertrand Cavalier

Permanent Concern, 2021

Impression laser sur papier

Permanent Concern est une série de photographies smartphones réalisée aux Pays-Bas. L'œuvre témoigne de l'obsession de Cavalier pour les espaces urbains et leur aménagement au travers d'une pensée rationnelle. Briques, béton et plastique constituent parfois la matérialité physique des objets qu'il photographie. Par l'utilisation maximum du zoom et la transposition des images en impressions laser monochrome, Cavalier révèle la structure inhérente des éléments qu'il photographie et les montre activés par l'homme ou la nature. De cette manière, Cavalier met en évidence la notion d'échec comme une qualité de l'urbanisme, qui laisse place à un usage subjectif et personnel au sein des villes que nous occupons.

Permanent Concern sera publié en mai 2023 chez Fw:Books, à l'occasion de son exposition solo au Photoforum Pasquart, durant Les Journées Photographiques de Bienne.

Bertrand Cavalier est un artiste français basé à Bruxelles. Son travail s'articule autour de la notion d'espace. Il étudie l'interaction entre les gens et leur environnement, en particulier l'environnement urbain tel qu'il a pris forme à l'époque du modernisme.

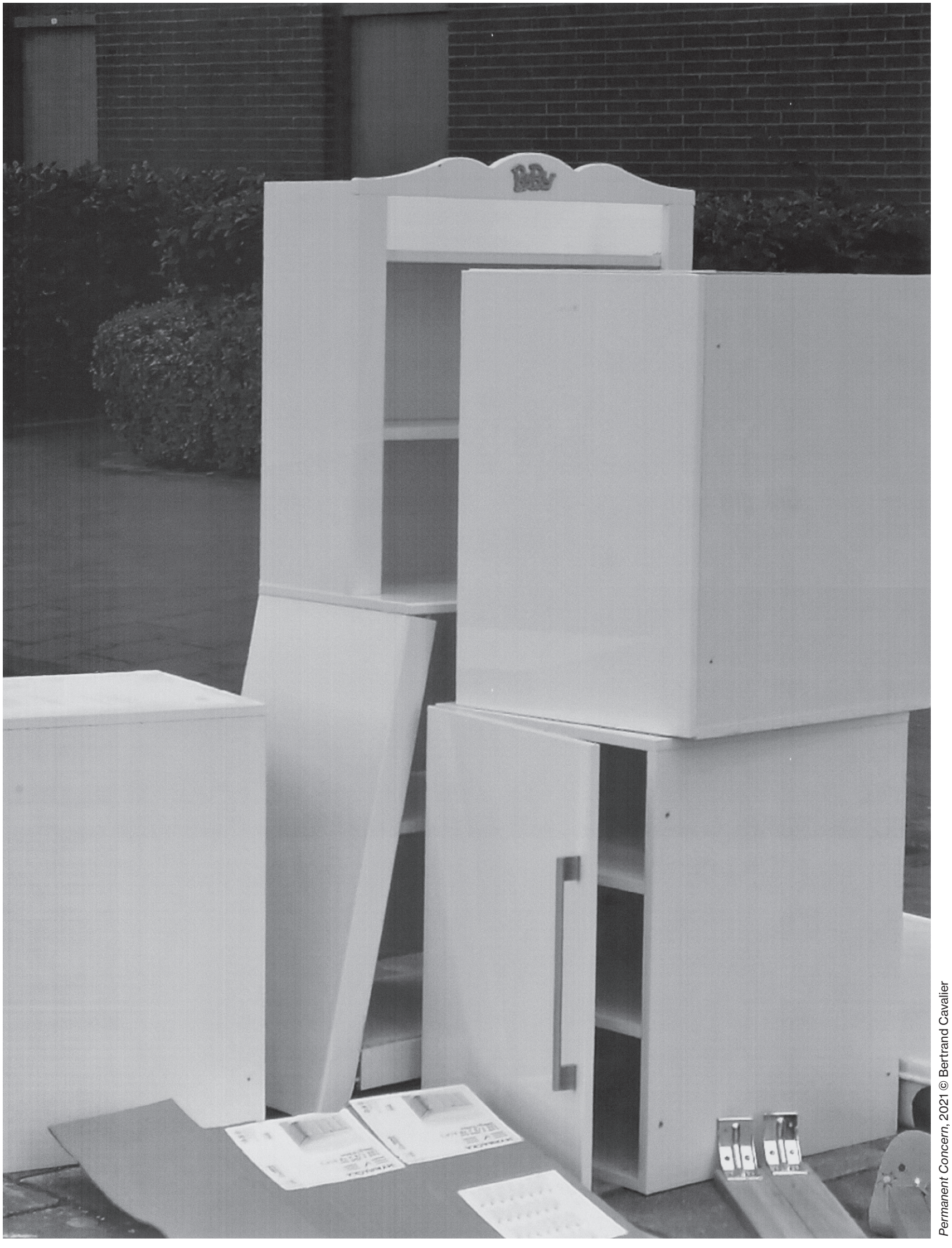
Le travail de Bertrand Cavalier montre avant tout comment l'homme et la nature se déplacent dans cet environnement construit et l'affectent, le «restructurant» ainsi. Ses photographies sont davantage des traductions sculpturales de moments uniques que des documents objectifs de phénomènes sociaux. Les objets et les situations qu'il dépeint sont souvent reconnaissables et ordinaires. Les gros plans utilisés par Bertrand Cavalier révèlent, tout comme sa présentation des photographies, la structure inhérente de ses sujets et la manière dont, en tant que «corps étrangers», ils rompent avec l'ordre originel. Bertrand Cavalier met ainsi l'accent sur les différents aspects de l'urbanisme, y compris l'involontaire, le «mishap», en tant que qualité qui laisse place à une utilisation subjective et personnelle des villes dans lesquelles nous vivons.

Le fil conducteur de la pensée artistique de Bertrand Cavalier est l'accent mis sur l'idée de sensation physique, comprise comme notre capacité à partager des idées et des pensées autrement que par des informations objectives et factuelles. La sensation physique concerne notre moi intérieur et ce que nous avons en commun. Grâce à nos sens, nous partageons des connaissances «tacites» mais significatives et universelles.

Bertrand Cavalier (1989, FR) vit et travaille à Bruxelles.
Sa série *Concrete Doesn't Burn* a été publiée en 2020 par Fw:Books. En 2019, il a reçu la bourse Sébastien Van der Straten pour son projet en cours *The Grid System*. Son travail a été publié avec Art Press, American Suburb X, C4 Journal et Mouvement. Il a participé à Plat(t)form au Musée de la photographie de Winterthour en 2019. Cavalier a exposé au FOMU d'Anvers, au FRAC d'Orléans, à BredaPhoto et à la Biennale de l'Image Possible (BIP), entre autres. En 2021, il commence une collaboration avec la galerie d'art contemporain tegenboschvanvreden basée à Amsterdam.

En 2023, il publiera son second livre monographique *Permanent Concern* avec Fw:Books, à l'occasion de son solo show au Photoforum Pasquart durant Les Journées Photographiques de Bienne. Il participera également à une résidence à La Cité Internationale des Arts de Paris.

bertrandcavalier.com



Permanent Concern, 2021 © Bertrand Cavalier

Lucas Castel et Mathilde Mahoudeau

Deuxième saison, 2021

Impression jet d'encre pigmentaire

Préoccupé.es par des thématiques environnementales et territoriales, la collaboration de Lucas Castel et Mathilde Mahoudeau s'articule autour de l'impact que peut avoir un projet de relance de l'activité minière sur une vallée, ses paysages, ses habitant.es.
Dans le projet documentaire et collaboratif *Deuxième saison*, le duo explore à travers l'image et le son les différentes problématiques liées à la possible ré-ouverture d'un site d'extraction minière dans le village de Salau (Ariège, France).

Le titre *Deuxième saison* évoque tant la temporalité de cette région, tributaire de la saisonnalité, que la deuxième saison d'une histoire, celle d'un village sous tension, qui se bat contre un potentiel exploitant. La première saison débute en 1971, lorsque l'exploitation d'une mine de tungstène dans le village de Salau prend place, et se termine 15 ans plus tard, en 1986, à sa fermeture brutale, laissant derrière elle une région économiquement et écologiquement sinistrée. En 2015, suivant la volonté du gouvernement français d'un retour au minerai « made in France », un nouveau projet d'exploitation voit le jour. La population se divise alors entre celleux qui souhaitent la réouverture de la mine pour des raisons économiques et celleux qui s'y opposent pour des raisons principalement écologiques et de santé publique.

À travers le projet *Deuxième saison*, Lucas Castel & Mathilde Mahoudeau proposent une immersion entre ces deux saisons et au cœur d'une problématique qui, si elle est ici centrée autour du village de Salau, pourrait concerner demain un village en Belgique, ou partout ailleurs.

À mi-chemin entre recherche anthropologique et documentaire photographique, *Deuxième saison* part du micro (la matière de la roche de tungstène) pour mieux tenter d'en cerner le macro (le village, ses habitant.es).

Texte : Estelle Vandeweeghe

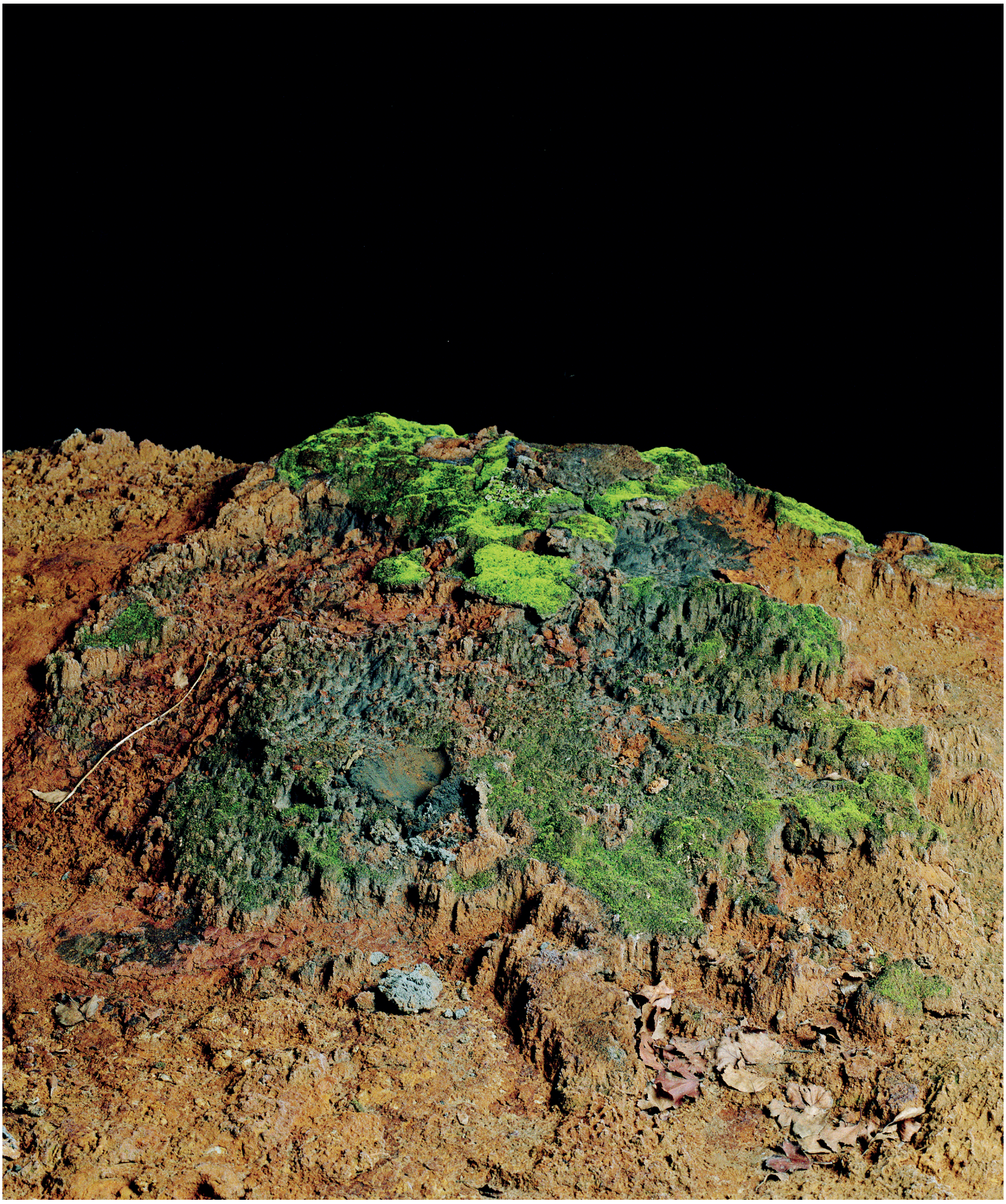
Nous avons décidé de travailler avec un outil nous permettant un rythme lent, l'appareil photo argen tique moyen format s'est donc naturellement imposé. Il était également important dans notre collaboration d'apposer nos deux regards sur le cadre. Discuter du cadrage et de la force symbolique des images nous a mis en garde contre les raccourcis trop rapides au sujet de cette problématique complexe. De par nos rencontres sur place, nous avons pu capter comment la période d'activité de la mine avait marqué les esprits et comment le projet de réouverture les a désormais divisé·es. De cela découle aussi une matière sonore, sons d'ambiances et interviews de différentes personnes concernées par le projet telles que des acteurs des associations pour et contre la réouverture ou maires et mairesses des villages alentours, une matière sonore que nous avons travaillé pour en faire un récit d'une époque et une projection d'un futur avec les paroles des concerné.es, à savoir les habitant.e.s de la vallée du Couseran.

Nous avons axé notre travail photographique autour de la nature, résolument impactée par cette exploitation minière passée, et envisagé le paysage comme témoin d'une époque. Nos séjours se sont donc naturellement agencés autour des quatre saisons qui nous ont fait redécouvrir le territoire et sa problématique à chaque immersion.

Lucas Castel et Mathilde Mahoudeau sont deux photographes auteur.ice qui se sont rencontré.es au cours de leurs études à l'École Supérieure des Arts de l'image LE 75 Le Septantecinq à Bruxelles. Ensemble, iels ont ensuite complété leur formation au sein de la Hochschule Hannover en Allemagne où iels ont été sélectionné.es pour un semestre de 6 mois. Tous deux sont préoccupé.es par des thématiques liées aux questions environnementales et aux notions d'implantation d'une industrie dans un espace. D'un terrain vague à Calais destiné à accueillir un parc d'attraction ou l'exploitation du charbon en Allemagne, les deux photographes se sont interrogé.es sur le bouleversement qu'un espace et une communauté peut vivre à travers des décisions politiques et/ou économiques. Leur collaboration s'articule depuis fin 2018 autour de l'impact que peut avoir un projet de relancement d'une activité minière dans une vallée pyrénéenne. Un projet dévoilé d'abord au Festival Circulation(s) à Paris en mars 2021 et ensuite à Bruxelles à LA CENTRALE for Contemporary Art en juin 2021 et à Contretype en novembre de la même année.

Depuis lors, le duo de photographes continue à échanger sur leurs différentes réflexions et projets respectifs. Mathilde continue ses recherches et réflexions en France comme à l'étranger. Lucas a pour sa part continué son parcours en développant des projets à l'international. Notons sa participation à l'exposition *Nature Future* dans plusieurs villes allemandes et la réalisation de différentes résidences artistiques ainsi que la création d'une association et collectif à Bruxelles, La Nombreuse.

castellucas.com
instagram : @mathildemah



Deuxième saison, 2021 © Lucas Castel et Mathilde Mahoudeau

Satellite au Hors-Les-Murs

Occupation des vitrines de la galerie du Centre Wallonie-Bruxelles | Paris : Quatre images extraites de la série *Permanent Concern* de Bertrand Cavalier

En satellite de l'exposition *Topographies sensibles* à la galerie Talmart, les vitrines de la galerie du Centre se muent en espace d'exposition fugitive, en cette période de rénovation de ses espaces.

Bertrand Cavalier a souhaité les investir avec quatre images de sa série *Permanent Concern*.

Hormis la photographie d'une jeune fille pratiquant la corde à sauter, l'humain n'est pas directement visible dans les photographies présentées à la galerie Talmart. Dans le travail, cette présence humaine fait office d'interlude dans un corpus d'images qui met en évidence notre intervention sur des objets apparemment inertes. La notion d'échec qui s'en dégage laisse place à une appréciation positive de ces erreurs d'utilisation et révèlent notre propension à humaniser notre environnement.

Les quatre photographies des vitrines illustrent conjointement cette notion de réussite et d'échec, comme une faculté de notre existence. L'extrait de la corde à sauter est également une référence directe au médium photographique et particulièrement au travail du célèbre photographe Eadweard Muybridge, connu pour ses décompositions photographiques du mouvement à la fin du XIXème siècle.

La Galerie Talmart à Paris

Direction : Marc Monsallier

La galerie d'art contemporain Talmart est ouverte aux initiatives d'institutions culturelles ou de galeries nomades.
Elle se donne pour mission d'accueillir les propositions de commissaires dont les projets innovants occupent l'espace d'exposition ainsi que de restituer les productions portées par Talmart. Le but est ainsi de promouvoir des pratiques artistiques au cœur du quartier Beaubourg où un public divers peut rencontrer la création sous toutes ses formes au Centre Pompidou comme dans les centres d'art et les galeries.
Par son passé autour d'autres disciplines, Talmart organise dans son espace de galerie ou ses caves voutées, des événements et rencontres autour des arts visuels, de la littérature, et autres pratiques... et donne la parole à de jeunes artistes ou plus confirmé·es, dont le propos s'inscrit dans l'esprit de dialogue.

Un peu d'histoire... Talmart, avant d'être la galerie créée en 2007, était une maison d'éditions fondée en 1980 par Loris Talmart (1928-2004). Lors de sa reprise, Marc Monsallier a orienté l'activité vers les arts visuels dans l'édition de catalogues d'artistes et l'organisation d'expositions jusqu'en 2014. Parmi les artistes qui ont marqué les lieux : Shadi Alzaqzouq, Taysir Batniji, Nadia Benbouta, Anne-Flore Cabanis & Nicolas Charbonnier, Nidhal Chamekh, Ymène Chétouane, Pascal Colrat, Tarik Essalhi, Demiàn Flores, Jean-Marc Forax, Malek Gnaoui, Robert Langenegger, Christian Prunello, Younès Rahmoun, Massinissa Selmani...
De 2014 à 2021, Marc Monsallier s'est expatrié en poste à l'Institut français de Tunisie puis pendant quatre ans à la direction de l'Institut français de Saint-Louis du Sénégal. Ces nouvelles expériences l'ont notamment conduit à la mise en œuvre du projet de résidence pluridisciplinaire, la Villa Saint-Louis Ndar à Saint-Louis.
La reprise de la galerie Talmart s'est faite dans l'ouverture aux intervenants extérieurs : institutions œuvrant hors les murs, galeries nomades, commissaires à l'origine de projets singuliers... le tout tendant vers l'idée d'un « project space ».

talmart.com

CWB Paris

Direction Stéphanie Pécourt

Loin de constituer un mausolée qui contribuerait à la canonisation de l'héritage patrimonial de la culture belge francophone, le Centre est un catalyseur situé de référence de la création contemporaine dite belge et de l'écosystème artistique dans sa transversalité.

Au travers d'une programmation résolument désanctuarisante et transdisciplinaire, le Centre est mandaté pour diffuser et valoriser des signatures d'artistes basé·e·s en Fédération Wallonie Bruxelles. Il assure ainsi la promotion des talents émergents ou confirmés, du périphérique au consacré. Il contribue à stimuler les coproductions et partenariats internationaux et à cristalliser une attention en faveur de la scène dite belge.

Le Centre dévoile, par saison, des démarches artistiques qui attestent de l'irréductibilité à un dénominateur commun des territoires poreux de création contemporaine. Situé dans le 4 arrondissement de Paris, sa programmation se déploie sur plus de 1000 m2. Îlot offshore , outre la programmation qu'il déploie en In-Situ, il implémente également des programmations en Hors-les-Murs et investi le Cyberespace comme territoire de création et de propagation avec des contenus dédiés.

Le Centre est un service décentralisé de Wallonie-Bruxelles International (WBI) : instrument de la politique internationale menée par la Wallonie, la Fédération Wallonie-Bruxelles et la Commission communautaire française de la Région de Bruxelles Capitale.

cwb.fr

Contact Presse

Ambre Falkowiez Chargée du département du développement des publics et des partenariats	+33 (0)1 53 01 97 20 a.falkowiez@cwb.fr
Service communication	communication@cwb.fr

Accès et infos pratiques

Galerie Talmart

22 rue du Cloître Saint-Merri, 75004 Paris

Exposition ouverte du lundi au samedi de 10h à 18h

Samedi et dimanche de 11h à 19h

Renseignements : 01 53 01 96 96

info@cwb.fr

talmart.com

Centre Wallonie-Bruxelles | Paris

Vitrines Galerie

127 rue Saint Martin, 75004 Paris

www.cwb.fr